

“On était faits, comme des rats”

Récits autour de la Grande Guerre

*1914-1918
2018*



Pourquoi ont-ils tué Jaurès? (Jacques Brel):

Ils étaient usés à quinze ans
Ils finissaient en débutant
Les douze mois s'appelaient décembre
Quelle vie ont eu nos grands-parents
Entre l'absinthe et les grand-messes
Ils étaient vieux avant que d'être
Quinze heures par jour le corps en laisse
Laisse au visage un teint de cendre
Oui, notre Monsieur oui notre bon Maître
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?

On ne peut pas dire qu'ils furent esclaves
De là à dire qu'ils ont vécu
Lorsque l'on part aussi vaincu
C'est dur de sortir de l'enclave
Et pourtant l'espoir fleurissait
Dans les rêves qui montaient aux yeux
Des quelques ceux qui refusaient
De ramper jusqu'à la vieillesse
Oui notre bon Maître oui notre Monsieur

Pourquoi ont-ils tué Jaurès?

Pourquoi ont-ils tué Jaurès?

“Au numéro 144 de la rue Montmartre à Paris se trouve le café du Croissant. C’est là qu’est abattu, le 31 juillet 1914 à 21 h 40, Jean Jaurès, le représentant socialiste du peuple et le plus grand orateur de sa génération, dreyfusard convaincu, mais surtout fervent pacifiste en cet été 1914.

Partout en Europe, on s’achemine d’un pas de somnambule, en trébuchant fatalement, en direction de la guerre. Avec une grande lucidité, Jaurès est l’un des seuls à prédire la *Materialschlacht* ou bataille de matériel, la mobilisation de millions d’hommes, la guerre d’usure sans fin. Conscience ouvrière et solidarité internationale du prolétariat s’avèrent inexistantes.

L’assassin de Jaurès est un homme sans qualités, instable, âgé de 29 ans qui, en cette chaude soirée estivale, arrache le rideau séparant le café de la rue de la main gauche, et tire deux balles de pistolet de la main droite. Jaurès, assis dos à la fenêtre sur la banquette entre ses collègues, est touché à l’arrière de la tête. Il ne reprendra pas conscience. La police craint des émeutes dans les banlieues, mais celles-ci n’éclatent pas.

En outre, c’est lors des funérailles de Jaurès qu’est proclamée l’Union sacrée, qui accorde le soutien du mouvement ouvrier à la République française dans la guerre contre l’Allemagne. L’assassinat du bouc émissaire, innocent comme toujours, désamorce la violence ; Jaurès est inhumé à Albi, et le transfert de ses cendres au Panthéon en 1924 ne représentera rien de plus qu’une amère consécration. Il ne verra pas son fils de dix-sept ans s’enrôler en 1915 ni tomber au champ d’honneur en 1918.”

En 1914, la fleur des nations européennes s'est élancée avec ivresse dans une guerre voulue par personne et tout le monde. Le dégrisement et le désespoir n'ont pas tardé à venir dans la boue des tranchées. Mais il a fallu finir par accepter le sens du devoir et le fatalisme. Une fois dissipés la fumée des armes et le son des canons, l'Europe a fait le bilan de ses illusions, Dada s'est extrait des tranchées et on a construit des cimetières, des monuments et des mémoires.

« Le premier coup de feu de la Grande Guerre est tiré par un pistolet belge. Il fait pour victime un prince héritier à Sarajevo. Nous sommes en 1914.

Le XIX^e siècle et la Belle Époque avec son ennui arcadien sont bel et bien révolus.

En 1914, Marguerite Yourcenar a 11 ans. Elle passe ces chaudes journées du mois d'août dans une villa sur la digue de Westende, à la côte belge.

Plus de 70 ans plus tard, elle prendra la plume pour évoquer ces jours où le parquet de la salle de bal se dérobe définitivement sous les pieds de la bourgeoisie européenne. »

“Il avait fait toute la journée une chaleur étouffante; le vent nocturne était violent et tiède. La mer, très haute et très proche, au-delà d'une mince bande de sable, était une masse noire soulevée de houles qui paraissaient solides, blocs denses dans la nuit. Des nuages bas, échevelés, pareils à ceux que j'avais vus naguère dans Macbeth sur la lande des sorcières, mais mille fois plus beaux, inépuisables, venus de nulle part pour aller nulle part, cachaient et révélaient tour à tour la lune. D'un seul coup, la porte-fenêtre s'ouvre: le vent inonde la chambre. Je sortis sur le balcon; je me sentais soulever dans ma chemise bouillonnante comme un fétu sur le sable. À grand effort, je fermai la fenêtre, pour que le vent ne s'engouffre pas dans la chambre voisine. Le tumulte s'atténua jusqu'à n'être plus qu'un hululement dans les cheminées; j'étais de nouveau seule, enfermée comme une poupée dans sa boîte, séparée du monde terrible et accueillant de la nuit. Derrière moi, de

l'autre côté du mur neuf, le long des fils télégraphiques, couraient et crépitaient des nouvelles. Le monde humain tremblait sur ses bases; un prince autrichien dont j'ai vu plus tard avec dégoût les trophées de chasse dans son château de Bohême venait d'être à son tour descendu à Sarajevo, comme un de ses gibiers habituels, un élan ou un ours de ses battues. Cette mort dont presque personne en Europe ne comprenait bien les causes allait déclencher quelque neuf millions d'agonies. Mais je ne le savais pas, et la plupart des dormeurs autour de moi ne le percevaient pas non plus."

Marguerite Yourcenar, *Quoi? L'Éternité*

“Les futuristes, qui préférèrent les automobiles à Niké de Samothrace, décrètent dès 1909 que la guerre est la seule hygiène rédemptrice d'un monde malade : *guerra sola igiene del mondo*. Ils seront servis au doigt et à l'œil.

Ernst Jünger défile avec enthousiasme en 1914 et, après avoir été blessé 14 fois en Flandre et en France, il reçoit la plus haute décoration allemande « Pour le mérite » à la fin du conflit. Dans son livre *Orages d'acier*, il décrit la guerre avec une distanciation non exempte de passion, la définissant comme une gigantesque bataille de matériel où l'individu est contraint d'explorer des voies nouvelles pour se distinguer.

Mais d'abord, il constate l'euphorie de 1914.”

« Nous avons quitté les salles de cours, les bancs de l'école, les établis, et les brèves semaines d'instruction nous avaient fondus en un grand corps brûlant d'enthousiasme. Elevés dans une ère de sécurité, nous avons tous la nostalgie de l'inhabituel, des grands périls. La guerre nous avait donc saisis comme une ivresse. C'est sous la pluie de fleurs que nous étions partis, grisés de roses et de sang. Nul doute que la guerre ne nous offrît la grandeur, la force, la gravité. Elle nous apparaissait comme l'action virile : de joyeux combats de tirailleurs, dans des prés où le sang tombait en rosée sur les fleurs. Pas de plus belle mort au monde ... Ah, surtout, ne pas rester chez soi, être admis à cette communion ! »

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, traduit par Henri Plard

“Cette euphorie règne dans tous les foyers. Le 3 août, lors d’une assemblée à Moscou devant le monument du général Mikhaïl Skobelev, héros au cheval blanc de la guerre russo-turque de 1877-1878, Vladimir Maïakovski déclame un poème.”

La guerre est déclarée

*“Édition du soir! Édition du soir !
Italie, Allemagne, Autriche !”
Et sur la place cernée d’une bande sinistre
se déverse le flot pourpre du sang.*

*Un café s’est mis la gueule en sang
empourpré du cris des fauves :
“Le poison du sang dans les flots du Rhin !
Le tonnerre d’obus sur le marbre de Rome !”*

*Du ciel déchiré aux dards des baïonnettes,
tombaient les larmes des étoiles en farine tamisée,
et la pitié écrasée sous le talon piaillait :
“Ah, lâchez-moi, lâchez-moi !”*

*Les généraux de bronze sur leur socle suppliaient :
“Déferrez-nous, nous aussi on veut y aller !”
La cavalerie caracolait, les baisers claquaient,
et les fantasins désiraient la victoire-assassine.*

*La ville entassée gargouillait en rêve
la voix basse riante du canon,
tandis que de l’ouest tombait la neige rouge
des morceaux juteux d’une viande humaine.*

*La place se gonflait de compagnie en compagnie,
sur son front en colère se gonflaient les veines.*

*“Attendez, nous allons essayer nos sabres
à la soie des cocotes aux boulevards de Vienne.”*

*Les crieurs de journaux s'égosillaient : “Édition du soir !
Italie, Allemagne, Autriche !”
Tandis que la nuit, cernée d'une bande sinistre,
lâchait et lâchait la pourpre du sang.*

Vladimir Maïakovski, *La guerre est déclarée*, 3 août 1914, traduit par Christian David.

“Art. 1 - Légionnaire, tu es un volontaire, servant la France avec honneur et fidélité.

Art. 2 - Chaque Légionnaire est ton frère d'armes, quelle que soit sa nationalité, sa race ou sa religion. Tu lui manifestes toujours la solidarité étroite qui doit unir les membres d'une même famille

Art. 3 - Respectueux des traditions, attaché à tes chefs, la discipline et la camaraderie sont ta force, le courage et la loyauté tes vertus.

Art. 4 - Fier de ton état de Légionnaire, tu le montres dans ta tenue toujours élégante, ton comportement toujours digne mais modeste, ton casernement toujours net.

Art. 5 - Soldat d'élite, tu t'entraînes avec rigueur, tu entretiens ton arme comme ton bien le plus précieux, tu as le souci constant de ta forme physique.

Art. 6 - La mission est sacrée, tu l'exécutes jusqu'au bout et si besoin, en opérations, au péril de ta vie.

Art. 7 - Au combat, tu agis sans passion et sans haine, tu respectes les ennemis vaincus, tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes.”

Le Code d'honneur du Légionnaire comporte sept articles. Il est remis dans sa langue à tout engagé volontaire qui l'apprend par cœur, en français, au cours de l'instruction.)

“Cependant, Jünger et Maïakovski ne sont pas les seuls à accueillir la guerre avec ferveur. Le poète britannique Julian Grenfell, ancien élève d'Eton et d'Oxford, écrit en 1914 dans une lettre enthousiaste adressée à sa famille : « I adore War. It is like a big picnic without the

objectlessness of a picnic. » J'adore la guerre. Elle ressemble à un énorme pique-nique mais, à la différence de celui-ci, elle n'est pas sans enjeu.

Louis-Ferdinand Destouches, alias Céline, est lui aussi contaminé par l'ivresse du départ.

Une fanfare sur la place Clichy suffit à mettre en marche l'antihéros du *Voyage au bout de la nuit* : « Ça a débuté comme ça. »

Pourtant, cet antihéros pressent déjà la grande désillusion comme aucun autre.”

“Alors on a marché longtemps. Y en avait plus qu’il y en avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes qui nous poussaient des encouragements, et qui lançaient des fleurs, des terrasses, devant les gares, des pleines églises. Il y en avait des patriotes! Et puis il s’est mis à y en avoir moins des patriotes ... La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d’encouragements, plus un seul, sur la route.

Nous n’étions donc plus rien qu’ entre nous? Les uns derrière les autres. La musique s’est arrêtée. “En résumé, que je me suis dit alors, quand j’ai vu comment ça tournait, c’est plus drôle! C’est tout à recommencer!” J’allais m’en aller. Mais trop tard! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats.”

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*

“Le 27 octobre 1914, le cavalier sans cheval Louis-Ferdinand Destouches, alias Céline, est blessé près de Poelkapelle, en Flandre occidentale. Sa guerre à lui est finie, mais il souffrira toute sa vie de vertiges et de maux de tête. Deux jours plus tard, le 169^e régiment d’infanterie bavarois reçoit son baptême du feu en Flandre. Parmi les soldats se trouve un artiste peintre médiocre qui ne survivra à cette guerre que pour mieux déclencher la suivante.

Un an plus tard, dans les tranchées du front italien, un volontaire de l’armée autrichienne rédigera fiévreusement la phrase suivante dans son journal : « Die Worte sind wie die Haut auf einem tiefen Wasser. » Les mots sont comme la surface d’une eau profonde. Ludwig Wittgenstein luttera toute sa vie avec ce que les mots, ce que la langue peuvent ou non

exprimer. Pendant ce temps, les grandes paroles, les grandes valeurs de la guerre sont attaquées.

Le conflit change de visage : les hauts képis des soldats belges disparaissent de la circulation, tout comme les lances des uhlans allemands. Les soldats français sont les premiers à porter des casques en acier. Les charrettes tirées par des chiens sont remplacées par des chars, et la baïonnette est concurrencée par le gaz. Pour la première fois de l'histoire des guerres, on se met à attaquer des espaces au lieu de tirer sur des hommes, remarque Jünger. La guerre, commencée avec une chevalerie désinvolte, finit en carnage abstrait, lent et méthodique : il n'est plus doux et honorable de mourir pour la patrie."

Dulce et decorum

*Pliés en deux, comme de vieux mendiants sous leurs ballots
Les genoux cagneux, toussant comme des harpies,
nous jurions au travers de la boue,
Jusqu'aux fusées hallucinantes devant lesquelles
nous fîmes marche arrière,
Et nous mîmes à patauger vers notre bivouac lointain.
Les hommes allaient en dormant. Beaucoup avaient
perdu leurs brodequins
Mais se traînaient, chaussés de sang. Tous boi-
taient ; tous aveugles ;
Ivres de fatigue ; sourds même aux mugissements
Des 150 las, distancés, qui tombaient derrière nous.*

*Gaz ! Gaz ! Vite, les gars ! – Une extase de tâton-
nement,
Pour enfiler les masques balourds juste à temps ;
Mais quelqu'un hurlait toujours et trébuchait,
Et titubait comme un homme dans le feu ou la
chaux...
Vague, à travers les verres embués et l'épaisse
lumière verte,
Comme sous une mer verte, je le vis se noyer.*

*Dans tous mes rêves, devant mon regard impuissant,
Il plonge vers moi, vacillant, suffoquant, se noyant.*

Si dans quelque rêve d'étouffement vous aussi pou-

*viez trotter
Derrière le chariot dans lequel nous l'avons jeté,
Et regarder ses yeux blancs se tordre sur son visage,
Son visage qui pendait, comme celui d'un diable
malade de ses péchés ;*

*Si vous pouviez entendre, à chaque secousse, le sang
Monter en gargouillis des poumons infectés d'écume,
Obscène comme un cancer, amer comme le renvoi
De plaies viles et incurables sur des langues inno-
centes, --
Mon ami, vous ne diriez pas avec tant de noble
enthousiasme
Aux enfants passionnés d'un peu de gloire sans espoir,
La vieille scie : Dulce et decorum est
Pro patria mori.*

Wilfred Owen, *Dulce et decorum est*, traduit de l'anglais par Antoine Compagnon.

“Et puis la boue est partout, cette boue abrutissante qui enlise corps et âme dans un marais de désespoir et d'apathie.

Pourtant, même au cœur du chaos, de l'absurdité et de la violence se niche un no man's land que nous appellerons « humanité », à défaut d'un mot plus approprié.”

« C'est alors que je tombai sur le premier ennemi, apparemment blessé. Une forme en uniforme brun était accroupie à vingt pas devant moi, au milieu de la dépression martelée par le feu roulant, les mains appuyées au sol. Nous nous aperçûmes quand je tournai tout d'un coup. Je le vis sursauter ; il tint ses yeux fixés sur moi, tandis que je m'approchais, l'arme braquée, lentement et malicieusement.

Une scène sanglante sans témoins se préparait. C'était une rédemption de voir enfin l'adversaire à portée de main. J'ai placé le canon contre la tempe de l'homme paralysé par la peur. Un officier. Il devait avoir commandé dans cette section de tranchée, car je vis des décorations et des insignes de grade à la tunique par laquelle je l'empoignai. Avec un gémissement, il porta la main à sa poche, pour en tirer, non pas une arme, mais une photo. Elle le montrait sur une terrasse, entouré d'une nombreuse famille. C'était une incantation d'un monde englouti et incroyablement lointain. J'ai par la suite considéré comme un grand bonheur de m'être dominé et d'avoir passé mon chemin. C'est justement cet adversaire qui depuis m'apparut souvent en rêve. Cela me fit espérer que ceux qui me suivaient lui laissèrent aussi la vie et qu'il a revu son foyer. »

Ernst Jünger, *Orages d'acier*, traduit par Henri Plard.

“Pourtant, les mots, la surface au-dessus de l'eau profonde, abyssale, veulent donner du sens, contre toute raison.

Comme ceux de Giuseppe Ungaretti, un autre poète qui, enthousiaste, s'enrôle volontairement dans la guerre. Il écrit dans les tranchées du front italo-autrichien.”

Veille

*Une nuit entière
jeté au près
d'un compagnon
massacré
avec la bouche
toutes dents dehors
tourné vers la pleine lune
avec la congestion
de ses mains
introduite*

*dans mon silence
j'ai écrit
des lettres pleines d'amour*

*Je n'ai jamais été
autant
attaché à la vie*

Giuseppe Ungaretti, traduit par Claudio Nichele

Italie

*Je suis un poète
Un cri unanime
Je suis un grumeau de rêves*

*Je suis un fruit
d'innombrables contrastes de greffes
mûri dans une serre*

*Mais ton peuple est porté
par la même terre
qui me porte
Italie*

*Et dans cet uniforme
d'un de tes soldats
je me repose
comme s'il était le berceau
de mon père*

Giuseppe Ungaretti, traduit par Claudio Nichele

“Mais d’autres jeux de langage ont également cours : ils disent les victoires et les défaites, nationales et nationalistes.

Le poète turc Mithat Cemal Kuntay renvoie fièrement les troupes de l’Empire britannique chez elles après la bataille navale de Çanakkale dans les Dardanelles, où la Royal Navy est vaincue en 1915. Voici Gallipoli, vue de l’autre côté.”

À ceux qui fuient les Dardanelles

*Ce n’est pas à l’encre que s’écrit l’Histoire, mais bien
Avec le flux infatigable du sang des Turcs qui coule au quotidien !
Si le temps délaisse la gloire turque,
Le torrent du sang des héros, dans un grondement titanesque,
En scande les vers à tous les peuples pour leur rappeler.
L’historien est le sang des Ottomans !...
Vous, durant cette période d’oubli, c’est tout un peuple que vous aviez souillé.
Mais les flots puissants de cet impérissable
Torrent de sang vous ont submergés tout entiers ;
Ils ont imprimé leur splendeur sur les pages de vos plus prestigieux ouvrages.
Mais de la honte, vous ne connaissez que le nom.
C’est le sang des Turcs qui a ainsi empourpré
Le visage insensible et cynique de votre histoire !
Vos soldats sont des maîtres dans l’art de la désertion !
Qui sont-ils d’ailleurs, ces déserteurs ? Vos filles ou vos femmes ?
S’agit-il là vraiment de vos grands cuirassés,
Ces taches qui flottent à la surface de la mer ?
Nous pensions que rien, plus que vos soldats, ne pourrait davantage ternir
Votre honneur ; mais nous nous trompions !...
Ô Angleterre, toi le bandit au masque d’or
Toi qui pillas la terre entière, toi qui privas les peuples de leur sérénité
Nous avons pris tes sujets pour une nation
Nous t’avions pris pour un véritable État !
Va-t’en errer tel un fantôme, dissous-toi dans les vapeurs du passé.
Accomplis ton destin, sois le grand bandit des temps à venir ;
Pille tes colonies, empare-toi des déserts, dévalise les convois
Va-t’en te goinfrer à la table des autres peuples, va-t’en donc festoyer ;
Débarrasse-toi de ton artillerie... Trouve-toi plutôt des flèches, des haches ou des lances
Et offre un roi sanguinaire à ta bande de sauvages,
Mais cesse de guerroyer, romps tes mâts, déchire tes étendards et débarrasse-t’en ;
La griffe du pilleur et la main du voleur te suffisent amplement.*

Mithat Cemal Kuntay,

A ceux qui fuient les Dardanelles, traduit par Alexis Leborgne.

“Entre-temps, une génération vient d’être décimée, la belle jeunesse des nations est broyée. Les survivants sont morts à l’intérieur.”

“Si nous étions rentrés chez nous en mil neuf cent seize, par la douleur et la force de ce que nous avons vécu, nous aurions déchaîné une tempête.

Si maintenant nous revenons dans nos foyers, nous sommes las, déprimés, vidés, sans racine et sans espoirs. Nous ne pourrons plus reprendre le dessus. On ne nous comprendra pas non plus, car devant nous croît une génération qui, il est vrai, a passé ces années-là en commun avec nous, mais qui avait déjà un foyer et une profession et qui, maintenant, reviendra dans ses anciennes positions, où elle oubliera la guerre; et, derrière nous, croît une génération semblable à ce que nous étions autrefois, qui nous sera étrangère et nous écartera. Nous sommes inutiles à nous-mêmes. Nous grandirons; quelques-uns s’adapteront; d’autres se résigneront et beaucoup seront absolument désespérés; les années s’écouleront et, finalement, nous succomberons.”

Erich Maria Remarque, *A l’Ouest, rien de nouveau*, traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac.

“Quand tous les mots sont dévalorisés,

Et que les valeurs :

dieu, patrie, devoir, empereur,

obéissance, vertu et honneur

sont à court de mots –

Quand la fumée se dissipe
et que les canons comme par hasard se taisent
alors on sort des tranchées en rampant
on commence à arracher les masques.

Derrière les mots, on ne trouve rien :
il n'y a donc rien, absolument rien.
Un immense cri s'élève au-dessus de l'Europe :

DADA

Dada est stupeur.

Dada est radical.

Dada est pur.

Dada est la forme d'impasse la plus authentique.”

«Que chaque homme crie : il y a un grand travail destructif, négatif, à accomplir. Balayer, nettoyer. La propreté de l'individu s'affirme après l'état de folie, de folie agressive, complète, d'un monde laissé entre les mains des bandits qui déchirent et détruisent les siècles. Sans but ni dessein, sans organisation : la folie indomptable, la décomposition.

(...)

Liberté : DADA DADADADA, hurlement des douleurs crispées, entrelacement des contraires et de toutes les contradictions, des grotesques, des inconséquences : LA VIE. »

(...)

Tristan Tzara, *Sept Manifestes Dada*

“Et ensuite ?

« Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Paul Valéry le savait en 1919.

On compte les mutilations.”

Infirmes

*Assis dans une chaise roulante, il attendait l'obscurité,
Et frissonnait dans son horrible costume gris,
Sans jambes, cousu au coude. À travers le parc
Des voix de gamins résonnaient, attristantes comme un hymne,
Voix des jeux et des plaisirs d'après le jour,
Que le sommeil venant berçait, éloignait.*

*Vers cette heure la ville balançait si gaiement
Quand les ampoules bourgeonnaient dans les arbres bleutés,
Et quand l'air pâlissait, les filles gagnaient en charme -
Jadis, quand il avait des genoux.
Plus jamais il ne goûtera la finesse
Des tailles féminines, la chaleur de leurs mains délicates.
Toutes le touchent comme un mal étrange.*

*Un artiste était fou de son visage,
Plus jeune que sa jeunesse, l'an dernier.
Le voilà vieux ; le dos brisé.
Il a perdu son teint très loin d'ici,
Au fond de trous d'obus, les veines sèches,
Et versé la moitié de sa vie dans la course brûlante
Et le jet pourpre jailli de sa cuisse.*

*Autrefois il aimait voir du sang sur sa jambe
Après les matches, porté sur d'autres épaules.
C'était après le foot, devant un verre vide
Qu'il avait pensé s'engager - il se demande pourquoi.
Quelqu'un lui avait dit qu'il serait dieu en kilt,
Voilà pourquoi; peut-être aussi pour plaire à Meg;
Oui, c'était ça, pour plaire aux jolies filles
Il s'était présenté. Pas besoin de mendier ;
D'un sourire ils notèrent son mensonge. Âge : 19 ans.
Les Allemands, ils n'y pensait guère. Leurs fautes
Et celles de l'Autriche, il s'en fichait un peu. Et de la peur
Aucune crainte encore. Il rêvait de gardes incrustées,
De dagues glissées dans le tartan, de saluts élégants,
D'armes entretenues, de permissions, de payes en fin de mois,
D'esprit de corps et de secrets pour jeunes recrues.
Et bientôt il partit, sous les tambours et les vivats.*

*Au retour quelques-uns l'acclamèrent, mais pas comme on crie : « But ! »
Seul un homme austère, qui amenait des fruits*

Le remercia, puis s'inquiéta de son âme.

*Il passera quelques tristes années dans les instituts,
À faire ce que leurs règles disent sage
Et grappiller la pitié qu'ils dispensent.
Ce soir il a bien vu comment les yeux des femmes
Glissaient sur lui pour regarder les hommes entiers.
Qu'il fait froid, qu'il est tard ! Pourquoi ne vient-on pas
Le mettre au lit ? Pourquoi ne vient-on pas ?*

Wilfred Owen, *Infirmes*, traduit par Xavier Hanotte.

“On répertorie les derniers morts.”

“Il tomba en octobre mil neuf cent dix-huit, par une journée qui fut si tranquille sur tout le front que le communiqué se borna à signaler qu'à l'ouest il n'y avait rien de nouveau. Il était tombé la tête en avant, étendu sur le sol, comme s'il dormait. Lorsqu'on le retourna, on vit qu'il n'avait pas dû souffrir longtemps. Son visage était calme et exprimait comme un contentement de ce que cela s'était ainsi terminé.”

Erich Maria Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*, traduit par Alzir Hella et Olivier Bournac.

“Et ensuite ?

On célèbre la victoire et on commence à bâtir des cimetières, des monuments et des mémoires. Tourisme de vétérans et tourisme de champs de bataille.”

A PARIS

Le jour de la Victoire quand les soldats reviendront...

Tout le monde voudra LES voir

Le soleil ouvrira de bonne heure comme un marchand de nougat un jour de fête
Il fera printemps au Bois de Boulogne ou du côté de Meudon

Toutes les automobiles seront parfumées et les pauvres chevaux mangeront des
fleurs

Aux fenêtres les petites orphelines de la guerre auront toutes une belle robe
patriotique

Sur les marronniers des boulevards les photographes à califourchon braqueront
leur œil à déclic

On fera cercle autour de l'opérateur du cinéma qui mieux qu'un mangeur de
serpents engloutira le cortège historique

Dans l'après-midi

Les blessés accrocheront leurs Médailles à l'Arc-de-Triomphe et rentreront à la
maison sans boiter

Puis

Le soir

La place de l'Étoile montera au ciel

Le Dôme des Invalides chantera sur Paris comme une immense cloche d'or

Et les mille voix des journaux acclameront la Marseillaise

Femme de France

Blaise Cendrars

En passant par la nouvelle Porte de Menin

*Qui se souviendra, en passant par cette Porte,
Du mort non héroïque qui ravitaillait les armes ?*

*Qui absoudra l'immoralité de leur destin –
Les condamnés, les appelés, les non-victorieux ?*

Crûment renouvelé, le Saillant détient les siens.

Payés sont ses faibles défenseurs par cet appareil ;

*Payées, avec un tas de pierres complaisantes envers la paix,
Les armées qui ont enduré ce sombre marécage.*

*Ici était la blessure la plus béante du monde. Et ici avec fierté
« Leurs noms vivent à jamais », comme le prétend l'entrée.
Un carnage a-t-il jamais été aussi démenti
Que ces intolérables noms sans nom ?
Eh bien que les Morts qui se sont débattus dans la boue
Se lèvent et tournent en ridicule cette sépulture de crime.*

Siegfried Sassoon, *En passant par la nouvelle Porte de Menin*, traduit par Xavier Hanotte.

Mononke Louis

« Ai-je bien compris ? Votre oncle Louis a encore été... ? »
« Oui, dans les tranchées, quatre ans au Front de l'Yser. C'est un des derniers survivants, mon brave mononke. Nonante-neuf ans. Mais je vous ennuie ! »
« Pas du tout. Justement l'histoire de votre oncle me passionne. »
« Vous n'êtes pas Hollandais ? »
« De naissance, oui. Maintenant je suis belgiciste. Vous voulez dire que vous, Hollandais, vous êtes pour la Belgique unitaire ? C'est drôle... Non, ne me comprenez pas de travers... Il esquisse une grimace. « C'est mononke Louis qui devrait vous entendre. Il y a une dizaine d'années, quand son épouse vivait encore... maintenant il habite chez ma tante Louise, qui est sa plus jeune nièce... en fait, il est mon grand-oncle ;... enfin, peu importe... dans le temps, il me rendait parfois visite, et alors, pendant une demi-journée, il bavardait à me rendre sourd, il parlait de fils de paysans flamands qui ne connaissaient pas un mot de français et qui inscrivaient à la craie un G et un D sur leur bottines pour ne pas confondre gauche et droite... ou de l'activisme car, après la guerre, il a été privé de ses droits civiques pendant cinq ans, et après la seconde guerre aussi, un vrai scandale... »
Je lui fais remarquer que « nous » avons tendance à nous délecter du mot collaboration comme d'une friandise.
Sur la collaboration, il disait toujours « La faute, qu'est-ce qui peut s'appeler faute... Churchill a fait bombarder Dresde. Il a aussi commis une erreur pendant la guerre. Mais c'était dans le bon camp. C'est une chose qui l'obsède. Sans oublier Hitler, qu'il aurait pu abattre.. »
« Hitler ?! »
« Ça aussi, je le lui entends raconter depuis mon enfance. Il l'aurait reconnu plus tard sur les photos. Mais je crains qu'il ait inventé cette histoire de toutes pièces.

Une fanfaronnade de soldat... Quoi qu'il en soit, le soir je le reconduisais à la gare et, à chaque coup, sur le marchepied du wagon il brandissait sa carte d'ancien combattant car, avec cette carte, il voyageait gratuitement ; et il s'écriait triomphalement, aussi fort que ses cordes vocales le lui permettaient encore : « Voor 't Belgikske nikske

(*Pour la petite Belgique ? Rien !*) hè Jean ! » Et cela fait des années également qu'il affirme vouloir devenir centenaire pour soutirer un maximum de pension de l'Etat belge. Donc, à propos de Belgique de papa, vous avez compris...

« Belgique de tonton... Puis-je vous offrir à boire ? je voudrais vous écouter encore un peu ! » Il rit et me tend une cigarette.

« Après nous les mouches, comme dit le p'tit Jérôme », fait Jean. « Mais, si le cœur vous en dit... mononke Louis n'habite pas loin d'ici, et j'avais l'intention de passer chez lui et chez Tante Louise... ?... »

C'est donc entre Zillebeke et le hameau de Nulle-Part qu'habite Louis Duytschaever, né quinze ans après la mort de Darwin, treize ans après la mort de Marx et de Wagner, six ans après la mort de Van Gogh, cinq ans après la parution de l'encyclique *Rerum Novarum* du pape Léon XIII, trois ans après l'instauration du vote plural, sept ans après le premier cri d'Hitler et quatre ans avant *l'Interprétation des rêves* : le pauvre, jusqu'à l'âge de cinq ans, il n'a pas eu de subconscient !

Mononke Louis est assis dans le jardin de tante Louise, près des couches de légumineuses et de doucettes, éclusant bruyamment le verre de bière qu'elle a mis dans sa main décharnée.

« Santé, mononke ! » Jean est en nage. Moi aussi. Oncle Louis, sur qui descend l'ombre de la remise, relève son plaid jusqu'au menton.

Aahh !...Mmmm...Pff...

Un vrai soleil d'apocalypse, dans le jardin de tante Louise.

Un peu plus tard, je me risque: «C'est vrai que vous avez rencontré Hitler?»

« L'Yser ! Et comment ! Des nuits entières dans la flotte! »

« Hit-ler! » hurle Jean à la momie dont les oreilles dépassent à peine de la couverture.

« Raconte encore ton histoire d'Hitler, mononke ! »

« Ah oui, Hitler... Un jour je l'ai vu passer sur sont vélo. Il était estafette, comme on disait. Vous connaissez ? Une sorte de facteur, quoi. Sur son vélo et avec un petit chien blanc. Et je n'ai pas tiré, et pourtant, j'aurais pu l'avoir facilement... »

« Pourquoi pas? POURQUOI PAS? »

« Il tournait les yeux de mon côté, tout à fait comme s'il me regardait. Et...j'sais pas bien expliquer...mais c'était comme s'il avait voulu dire : Ne tirez pas, s'il vous plaît ! C'est un être humain qui passe à vélo ! »

De ma poche intérieure, je sors la photocopie du portrait de groupe avec Foxl et les Beier.

Le vieux extrait sa petite main de sous la couverture et montre le fantassin à côté d'Hitler.

« Voilà, c'est lui, là. Pendant la guerre, il n'avait pas encore sa p'tite moustache,... »

Benno Barnard, *Oncle Louis*, traduit par Jean-Marie Jacquet

“Chaque printemps et chaque automne, les paysans du Westhoek de Flandre occidentale labourent leurs terres, faisant remonter à la surface des tonnes de munitions qui n’ont pas explosé et des dépouilles mortelles de soldats. Qui font toujours l’objet de funérailles et d’une pierre tombale convenables.

La Flandre a déjà appris depuis des siècles à vivre avec le goût de la guerre.”

In Flanders Fields

*C'est ici que la terre est la plus grasse.
Même après toutes ces années sans engrais
on pourrait y cultiver un poireau funèbre
qui défie tous les marchés.*

*Les vétérans anglais se font rares.
Chaque année ils indiquent à leurs amis
de plus en plus rares : Hill Sixty,
Hill Sixty One, Poelkapelle.*

*Dans les champs de Flandre les moissonneuses
décrivent des cercles de plus en plus resserrés
autour des sacs de sable durci des couloirs sinueux
-les boyaux de la mort.*

*Le beurre de la région
a un goût de coquelicot.*

Hugo Claus, *In Flanders Fields*, traduit par Marnix Vincent

*Si par malheur ils survivaient
C'était pour partir à la guerre
C'était pour finir à la guerre
Aux ordres de quelques sabreurs*

*Qui exigeaient du bout des lèvres
Qu'ils aillent ouvrir au champ d'horreur
Leurs vingt ans qui n'avaient pu naître
Et ils mouraient à pleine peur
Tout miséreux oui notre bon Maître
Couvert de prêtres oui notre Monsieur*

*Demandez-vous belle jeunesse
Le temps de l'ombre d'un souvenir
Le temps du souffle d'un soupir
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?
Pourquoi ont-ils tué Jaurès?*

Jacques Brel, *Jaurès*

EPILOGUE

“La guerre – seule hygiène du monde”
Filippo Tommaso Marinetti, 1909

***“Les crieurs de journaux s'égosillaient : “Édition du soir !
Italie, Allemagne, Autriche !”
Tandis que la nuit, cernée d'une bande sinistre,
lâchait et lâchait la pourpre du sang.”***

Vladimir Maïakovski, 1914

“J’adore la guerre. Elle ressemble à un énorme pique-nique mais, à la différence de celui-ci, elle n’est pas sans enjeu.”

Julian Grenfell, 1914

“Les mots sont comme la surface d’une eau profonde.”

Ludwig Wittgenstein, 1915

*“Débarrasse-toi de ton artillerie... Trouve-toi plutôt des flèches, des haches ou des lances
Et offre un roi sanguinaire à ta bande de sauvages,
Mais cesse de guerroyer, romps tes mâts, déchire tes étendards et débarrasse-t'en ;
La griffe du pilleur et la main du voleur te suffisent amplement.”*

Mithat Cemal Kuntay, 1916

“Il y a un grand travail destructif, négatif à accomplir. Balayer, nettoyer.”

Tristan Tzara, 1918

“Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.”

Paul Valéry, 1919

*“Conte-moi ô muse les fours qui sous les yeux bandés de zeus
faisaient fondre comme chair les soldats de plomb et donne-moi
le petit verre tremblant la montre étanche la force
de m’arracher l’œil qui a vu
les poux calcinés comme des humains –“*

Gerrit Kouwenaar, 1978

*Les vétérans sont tous décédés. Les derniers témoins ont presque tous disparu. Aujourd'hui, la Première Guerre mondiale glisse dans le passé pour rejoindre l'Histoire. Celle-là même qui raconte la guerre franco-allemande de 1870 ou les guerres de Napoléon. C'est pour cette raison que nous nous accrochons à cette guerre. Encore un instant. **Avant de la laisser reposer en paix, ici et maintenant.***